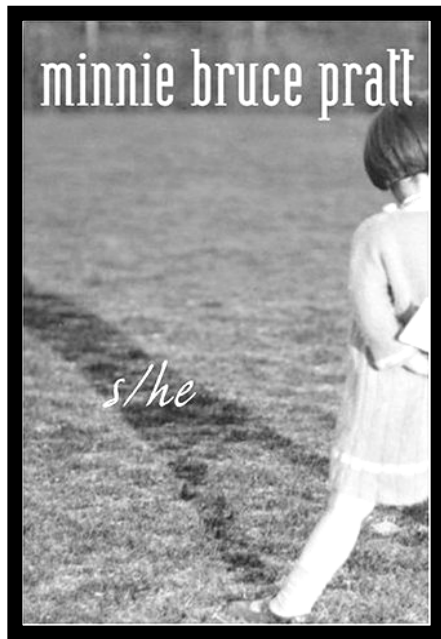


# *le quiz du genre*

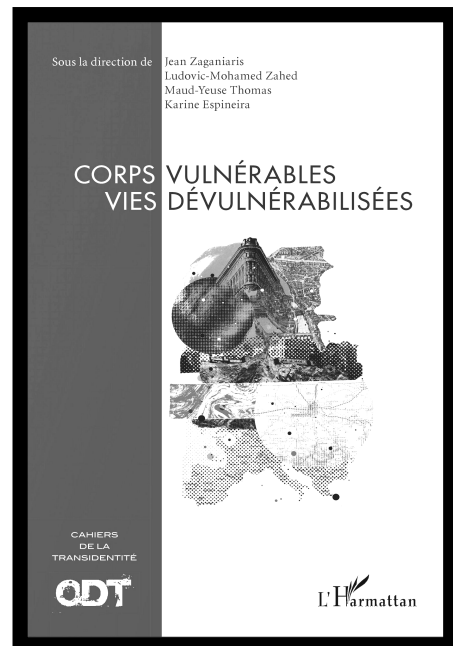
Minnie Bruce Pratt





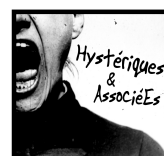
La version originale de ce texte constitue l'introduction du livre *S/HE*, écrit par Minnie Bruce Pratt, publié en 1995 par Firebrand Books et réédité en 2005 par Alyson Books.

Cette traduction française par Noomi B. Grüsigg a été publiée en 2016 par L'Harmattan, dans le n°6 des Cahiers de la Transidentité.



— Pour la présente édition : —

**Hystériques & AssociéEs**  
Paris — Juillet 2017  
[hysteriesetassociees.org](http://hysteriesetassociees.org)



# LE QUIZ DU GENRE

par Minnie Bruce Pratt

*texte traduit de l'anglais (USA) par Noomi B. Grösig*

*Quiz, n. [ ? suggéré par L. quis, qui, que, quoi, quid, comment, pourquoi, mais encore]. 1. [Rare], une personne bizarre [queer] ou excentrique. 2. une plaisanterie ; un canular. 3. un questionnaire, un examen oral ou écrit, souvent informel, pour tester les connaissances de quelqu'un.*

Webster's New World Dictionary of the American Language

En 1975, quand je suis pour la première fois tombée amoureuse d'une autre femme, et que j'en ai été consciente, j'étais mariée à un homme depuis presque dix ans et j'avais deux petits garçons. Tout le monde était choqué par le tournant que je prenais dans ma vie, y compris moi-même. Tout le monde —de l'avocat qui gérait le divorce jusqu'à mes quelques amies lesbiennes— voulait savoir : Est-ce que j'avais déjà ressenti ça auparavant ? À quel moment avais-je réalisé que j'étais « différente » ? Quand avais-je commencé à « changer » ? Et l'État de Caroline du Nord, dans lequel je vivais, voulait tout particulièrement savoir : Est-ce que je comprenais bien que je ne pourrais pas être à la fois mère —une honnête femme— et lesbienne —une femme perverse ?

Afin de répondre à leurs questions et aux miennes, j'ai fait ce que fait sans doute chaque personne qui s'identifie comme lesbienne ou gay au moment où elle se rend compte qu'elle est lesbienne ou gay. J'ai regardé en arrière et j'ai analysé ma propre vie pour y déceler des indices de souvenirs pouvant m'être utiles dans ma lutte à travers ce labyrinthe de questions : je ne me sentais pas « différente », mais est-ce que je l'étais ? (Et différente de qui ?) Est-ce que j'avais changé (par rapport à quoi ?). Est-ce que j'étais hétérosexuelle pendant mon adolescence, et devenue lesbienne seulement à l'aube de mes 30 ans ? Est-ce que j'avais toujours été lesbienne mais contrainte à l'hétérosexualité ? Est-ce que j'étais une lesbienne moins authentique que mes amies qui avaient « toujours su » qu'elles étaient attirées affectivement et sexuellement par d'autres femmes ? Quel genre de femme est une femme lesbienne ? Est-ce que j'étais une « vraie » femme ?

Au milieu de toutes ces analyses, je me suis souvenue de ma première amitié, quand j'avais cinq ans et elle aussi, avec une fille blanche qui vivait à deux pas de chez moi, un garçon manqué. Je ne lui avais pas parlé depuis la fin du lycée, quand nous avons eu notre Bac dans notre petite ville de l'Alabama, mais j'ai su de ma mère qu'elle ne s'était jamais mariée. J'étais surprise de voir à quel point je me souvenais bien d'elle. Puis un soir, alors que je faisais lecture de mes poèmes dans une librairie de Birmingham, elle est entrée, grande et superbe dans ses bottes de cow-boy, portant une chemise blanche au col ouvert et un pantalon bien taillé —telle la gouine butch qu'elle était devenue. C'était quelqu'une qui m'avait connue toute petite, mais elle avait été aussi choquée que tout le monde quand elle a su que moi aussi je m'étais finalement avérée être lesbienne.

Quand je l'ai retrouvée, je me suis aussi retrouvée face à de nouvelles questions qui m'amenaient à nouveau à me retourner et à regarder en arrière : Comment était-il possible qu'en ayant grandi dans une ville bondieusarde, raciste et anti-femmes, nous nous étions toutes deux construites dans nos vies en tant que lesbiennes ? Pourquoi avait-elle été la première personne en dehors de ma famille pour qui j'avais eu des sentiments aussi intenses —quelqu'une qui n'était pas seulement lesbienne, mais une lesbienne butch ? Comment nous étions-nous reconnues à cette époque, alors que nous n'avions même pas les mots pour dire qui nous étions ? Quelle marque avions-nous chacune laissé à l'autre ? Et qui

*étions-nous* l'une pour l'autre, à cinq ans ? *Étions-nous* « butchs » et « fems » ? *Étions-nous* « garçon » et « fille » ? Pourquoi étais-je invisible dans ses souvenirs ? Pourquoi se rappelait-elle de moi comme d'une « fille » mais pas comme d'une « lesbienne » ?

Je me suis à nouveau retournée sur nous deux, sur ces deux filles. J'ai vu la corde du cerf-volant se détendre entre mes mains. J'ai vu le cerf-volant tomber et se froisser. Je l'ai vue se précipiter vers moi et m'entraîner avec elle dans le vent, avec le cerf-volant. Je lui ai dit : « Mais au bout de quelques années, je ne te voyais plus. Tu jouais tout le temps avec les garçons. Moi, j'avais peur des garçons. » Elle a répondu : « Mais ce que tu ne savais pas, c'est que moi, c'était des filles dont j'avais peur. » Tout au long du collège et du lycée, elle était tombée éperdument et pitoyablement amoureuse de filles hétéros agressivement féminines, mais le jour du bal de promo, elle était sortie avec le capitaine de l'équipe de football. Ce jour-là, je me suis assise calmement, un peu sonnée et gênée, seule, dans une robe de bal de promo rose sans bretelles, emplie d'une puissance précoce mais incapable de naviguer à travers cette pièce pleine de danseurs et de danseuses qui, comme moi, désiraient et méprisaient la force des femmes.

Vingt ans plus tard, ces questions s'étaient devant moi : Est-ce que mon allure féminine — l'inclinaison de ma tête, ma façon de poser les questions, le timbre de ma voix — était liée à mon désir sexuel ? À ma perception de moi-même en tant que femme ? En quoi les identités butchs et fems dans lesquelles nous avons évolué en grandissant étaient-elles liées au masculin et au féminin ? Et qu'est-ce que les gestes et les signes de masculinité et de féminité avaient à voir avec nous en tant que femmes ?

La fois suivante où je suis retournée à la maison, elle a organisé d'autres retrouvailles : un dîner avec des personnes homos que nous avions connu dans nos années de lycée. Ce soir-là, nous étions cinq, toutes et tous blanc·he·s, un réseau d'ami·e·s autant soumis à la ségrégation que l'avait été notre éducation, n'étant jamais allé·e·s à la rencontre des étudiant·e·s noir·e·s à l'école de l'autre côté de la ville. Nous n'avions jamais su grand-chose des nombreuses vies cachées dans notre ville. Maintenant nous nous retrouvions, prêt·e·s à les découvrir : Moi et la femme qui avait été ma première amie, presque mon premier souvenir. Et aussi ma meilleure amie du lycée, qui était aujourd'hui

lesbienne et mère. Mon premier petit copain, qui était maintenant un homme gay si doux que je me souvenais pourquoi j'avais voulu être sa copine. Et un autre homme gay qui vivait toujours dans notre ville natale. Nous nous sommes raconté des ragots sur les personnes sur qui nous avions flashé, sur les personnes à qui nous avions tenu la main en cachette et qui avaient flirté avec nous en retour.

La liste de ces gens est devenue incroyablement longue, bien plus que je ne l'aurai pensé si j'avais dû dire qui était « lesbienne » ou « gay » dans ma petite ville d'environ 2000 habitant·e·s. Il y avait cette camarade de classe, depuis longtemps mariée, qui après son diplôme avait eu une liaison avec une professeure de gym. Il y avait aussi cette autre camarade de classe qui était allée d'une amante à une autre jusqu'à ce que sa porte d'entrée soit fracturée au milieu de la nuit. Il y avait cette professeure de catéchisme dont la fille, mariée sur le tard, était sortie avec une fille qui, des années plus tard, avait eu une liaison avec la mère-professeure. Il y avait aussi ces garçons qui l'avait tous fait avec les uns ou avec les autres, ou qui avaient maté les ébats de certains dans l'église ou dans le presbytère, avec le fils du prêtre. Il y avait cet homme gay qui en rentrant chez lui une nuit avait trouvé sur le seuil de sa porte une enveloppe remplie de photographies d'un de ses partenaires marié, accompagnées d'une invitation à comparaître.

Nous avons parlé de ce quiz hétérosexuel obligatoire au lycée, auquel il n'y avait que deux réponses possibles, qui n'offraient que deux chemins à emprunter : straight ou homo, hétéro ou queer. Choisir l'un nous permettrait de nous extirper du labyrinthe qui mène à l'âge adulte, choisir l'autre nous mènerait directement en enfer. Mais il semblait que notre score final officiel n'avait finalement pas grand-chose à voir avec nos vies secrètes, avec quelles mains se posaient sur quels culs, avec les rêves que nous avions enterré, au point mort, dans nos cœurs. L'institution de l'hétérosexualité existe sans aucun doute, mais sa pratique quotidienne —au moins dans ma ville natale du Sud profond— semblait soudainement moins rigide que ne le laissaient penser les photos de mariage entre un homme et une femme imprimées sur le fin papier jaune de l'hebdomadaire local.

Pourtant, la loi et les mœurs étaient habituellement suffisamment fortes pour faire en sorte que nos vies publiques correspondent à la photo. Les frontières de l'hétérosexualité renforcent les autres institutions —y compris celles de race et de classe— dont les délimitations sont aussi souvent niées. Dans le journal local, j'ai vu des photos du shérif et de ses adjoints devant le tribunal, versant du whisky confisqué dans les caniveaux des rues jusqu'à ce que la ville empeste l'alcool de contrebande. Mais il n'y avait aucune photo de ma petite amie dans sa maison, à genoux dans la cuisine avec une mère quasi brisée par la pauvreté. Aucune photo de son père envoyé en prison pour avoir essayé de les sortir de la misère en vendant de la liqueur de contrebande. Quand mon père blanc est mort à la maison de retraite du canton, le journal a publié une version de sa vie, parlant de sa carrière de joueur de base-ball semi-professionnel et de son boulot à la scierie. À aucun moment il n'a été fait mention du fait qu'il buvait le whisky de contrebande, ni de ses théories racistes au sujet de qui était en train de prendre le pouvoir dans le monde. La femme noire qui m'a élevée est morte de l'autre côté du couloir, dans la même maison de retraite. Dans le journal, il n'y a eu aucune mention de sa vie ni de sa mort, aucune référence aux enfants qu'elle a maternés, rien sur ses filles ni sur ses petits-enfants.

Quand je me suis fiancée à un homme, le journal local a publié une annonce avec une photo de moi, impeccable et féminine, prête à être une épouse. Sur celles et ceux d'entre nous qui se sont retrouvés lors de notre petite réunion queer, il n'y avait aucun registre public dans notre ville —aucune colonne dans les chroniques hebdomadaires de Greenpond ou de Six Mile— ni aucune mention de celles et ceux que nous avons aimés fidèlement pendant cinq ans, dix ans, ni des enfants dont nous avons pris soin dans nos familles. Mais au plus profond de nos corps, nous savions que nos parcours n'aboutissaient pas à une impasse, à un mur blanc, à une page blanche. Nous avons parcouru notre chemin à travers nos propres vies.

La dernière fois que je suis retournée à la maison, j'ai présenté mon nouvel amour à ma première petite amie et les ai regardés se saluer chaleureusement. Après des années à avoir aimé des lesbiennes butch, je me suis mise avec une femme si stone dans sa masculinité qu'elle pouvait passer, et qu'elle passait parfois, pour un homme queer. Je n'avais pas le langage nécessaire pour parler d'elle ou de notre relation. J'ai dû apprendre à dire que j'étais tombée amoureuse

d'une femme si *transgénée*, d'une femme qui présentait tant de contradictions supposées entre son sexe de naissance et son expression de genre, que quelqu'un·e d'un côté du pâté de maisons pouvait l'appeler « M'dame » tandis que quelqu'un·e de l'autre côté l'aurait appelé « M'sieur ». J'étais en train de comprendre que j'étais plus compliquée que je ne l'aurais jamais imaginé. Je commençais à démêler le fil de ma personne à travers l'enchevêtrement des mots : *femme* et *lesbienne*, *fem* et *genre féminin*.

Ce soir-là, j'ai regardé en arrière vers ma première amie, une fille brûlée par la honte ressentie par sa mère. Par les réprimandes des marche-comme-une-fille et des ne-parle-pas-si-fort-et-ne-sois-pas-tant-en-colère (et déteste-toi suffisamment jusqu'à presque devenir folle). J'ai regardé en arrière vers moi-même, vers l'enfant flirtant sur les photos, la tête inclinée et le regard oblique. Vers l'enfant à qui ses professeurs demandaient de faire un choix impossible : être intelligente ou être une fille, être une fille ou être forte (et déteste-toi suffisamment jusqu'à presque quitter ton corps). Nous nous étions toutes les deux assises dans la poussière à la récréation, pieds nus, bataillant avec acharnement, main dans la main, avec le désir de terrasser l'autre. Comment avons-nous réussi à survivre assez longtemps pour nous revoir à nouveau ? À survivre assez longtemps pour grandir et devenir des femmes pour qui le mot *femme* ne réussit pas à décrire adéquatement les changements et les tournants qu'ont pris nos corps et nos vies, à travers le sexe et le genre ?

Personne ne s'était tourné vers nous pour nous proposer de nouvelles questions : Combien de façons y a-t-il de qualifier le *sexe* d'une fille, d'un garçon, d'un homme, d'une femme ? Combien de façons y a-t-il d'avoir un *genre* —de la masculinité à l'androgynie à la féminité ? Existe-t-il une connexion entre les *sexualités* lesbiennes, bisexuelles et hétérosexuelles, entre le désir et l'émancipation ? Personne ne nous a dit que les chemins se séparent et se séparent encore, vers de nombreuses directions. Personne ne nous a demandé : De combien de façons peut varier le *sexe du corps*, selon les chromosomes, les hormones, les organes génitaux ? De quelles manières peut se multiplier l'expression de genre —entre le foyer et le travail, devant l'ordinateur et quand on embrasse quelqu'un·e, dans nos rêves et quand on marche dans la rue ? Personne ne nous a posé la question : Quels sont vos rêves quant à la personne que vous voudriez être ?



En 1975, quand je suis pour la première fois tombée amoureuse d'une autre femme, et que je savais que c'était ce que je voulais, je commençais tout juste à me considérer comme féministe. Je prenais conscience du nombre de pièges dans lesquels pouvait être pris le corps féminin —agressions sexuelles et viols, violences conjugales, nos sentiments menant à la honte de nos corps. Je prenais conscience de comment le corps des femmes pouvaient être utilisé pour produire des enfants sans notre consentement, pour satisfaire le « plaisir » de quelqu'un d'autre à nos dépens. Et le plus important, je commençais à être capable d'expliquer bon nombre d'événements de ma propre vie qui m'étaient jusqu'alors incompréhensibles.

Je réussissais à me remémorer et à identifier des schémas dans certaines situations qui à l'époque n'avaient pas trouvé de sens —comme les remarques sexuellement suggestives d'un collègue— et dans des situations qui ne m'avaient pas semblé importantes —comme la fois où un journaliste m'a interviewée pour mon travail et m'a posé des questions sur ma façon de gérer la garde de mes enfants. Pour la première fois de ma vie, je me suis comprise comme une femme, comme une membre du « sexe opposé », d'un groupe de personnes sujettes aux discriminations et à l'oppression —et capable d'y résister. J'étais capable de situer mon corps et ma vie dans le dédale de l'histoire et du pouvoir.

L'oppression des femmes a été une révélation pour moi, et l'émancipation des femmes était ma liberté. Il y avait une euphorie formidable dans le fait d'appartenir à ce mouvement de libération, dans le fait de se rassembler entre femmes pour explorer les moyens qui nous mèneraient à l'émancipation. Dans les cercles de prises de conscience, dans les groupes politiques, dans les manifestations culturelles, dans les collectifs littéraires —dans toutes sortes de groupes et de lieux dédiés aux femmes, nous identifions les différentes façons dont l'oppression avait entravé nos vies.

Nous avons lu les théories de femmes qui avaient des idées sur comment mettre un terme à l'oppression des femmes comme classe de sexe. J'ai trouvé quelques autrices qui analysaient les relations entre le développement économique capitaliste et l'oppression des femmes. Mais la plupart des théories auxquelles j'avais accès étaient anhistoriques et monoculturelles. Elles appuyaient l'idée que la solution viendrait dans l'élimination des différences entre les *femmes* et les *hommes*. Certaines proposaient d'abolir les distinctions

dans le fonctionnement biologique —comme Shulamith Firestone qui suggérait de créer des utérus artificiels pour éliminer les fonctions biologiques féminines qu'elle considérait comme la base de la définition de l'homme et de la femme, et des inégalités qui en découlent. D'autres pensaient que la solution viendrait dans la disparition des modes d'expression de genre, des schémas de féminité et de masculinité. Caroline Heilburn défendait l'androgynie, l'élimination des polarités des « rôles de genre » qu'elle considérait comme responsables des inégalités de pouvoir entre les hommes et les femmes. Andrea Dworkin militait pour un changement des pratiques sexuelles dans le but de se débarrasser des images et des actes qui, selon elle, perpétuaient les catégories de genre homme et femme, et ainsi la domination et la soumission.

Je trouvais ces théories convaincantes. Peut-être qu'éliminer les différences de sexe ou transcender les expressions de genre permettrait de mettre fin à *la femme* comme catégorie opprimée. Mais concrètement, ces théories n'expliquaient pas d'importants aspects de l'oppression que je vivais en tant que femme dans ma vie quotidienne. J'ai été enceinte deux fois et j'ai donné naissance à deux enfants. La façon dont les docteurs m'ont traitée m'a juste amenée à me demander : « Si des utérus artificiels existaient, dans quelles mains est-ce que cette technologie serait administrée, et pour les profits de qui ? ». Et ces deux enfants se sont avérés être deux garçons, chacun d'eux possédant, au moment de ses deux ou trois ans, son propre mélange de masculinité et de féminité. Était-il possible de les entraîner à l'androgynie ? Était-ce là la compétence qui leur permettrait d'agir contre les rapports de pouvoir injustes qui existent dans le monde ? En ce qui concerne les rapports sexuels, c'était la chose la plus plaisante que j'avais vécue dans ma relation à un homme ; mon mari ayant soigneusement essayé de me donner du plaisir. J'aurais eu davantage de plaisir si mes activités sexuelles n'avaient pas été entachées par la peur de la grossesse —et par la honte, que je ressentais en tant que femme, pour les choses que j'aurais pu vouloir faire. Mais le pénis de mon mari ne dominait pas ma vie. Au lieu de ça, je m'inquiétais du pouvoir qui se trouvait entre les mains des hommes blancs qui me faisaient passer des entretiens d'embauche dans de grandes institutions, puis qui finalement préféraient protéger leur statut économique en ne m'embauchant jamais.

Et quand je me suis dressée contre les adversaires déclarés de ma libération en tant que femme, je n'ai trouvé que peu d'aide dans les théories que je lisais. Dans ma ville de Caroline du Nord, j'ai affronté lors de débats des femmes de droite qui fustigeaient l'Amendement pour l'Égalité des Droits et qui basaient leur tactique en discréditant le mouvement de libération des femmes précisément sur cette idée de l'élimination des différences de sexe et de genre. Elles accusaient : L'égalité des droits, ça veut dire des toilettes unisexes. L'égalité des droits, ça veut dire le mariage homosexuel. En disant cela, elles voulaient dire : Si vous remettez en cause les frontières de genre, vous allez rendre les femmes encore plus vulnérables aux abus car cela entraînera une disparition des cadres qui protègent les femmes. Elles voulaient dire : Si vous remettez en cause les frontières de genre, vous allez vous retrouver avec des hommes et des femmes qui adopteront le comportement du sexe opposé et qui en seront content·e·s.

Je ne savais pas comment répondre à leurs propos venimeux, à leurs accusations qui trouvaient un écho à travers tous les États-Unis en rejoignant une large campagne antiféministe concertée. Les premiers slogans que j'ai appris en rejoignant le mouvement des femmes étaient « La biologie n'est pas une destinée » et « On ne naît pas femme, on le devient ». J'avais lu des théories féministes qui analysaient comment les emplois, les tâches ménagères et les sentiments étaient répartis entre les hommes et les femmes en fonction du sexe. Mais, je n'avais pas —tout comme le mouvement réformiste principalement blanc et de classe moyenne supérieure qui avait soutenu l'A.E.D.— une analyse du sexe, de l'expression de genre et de la sexualité qui soit suffisamment poussée et complexe pour répondre à ces attaques de la droite.

Nous aurions pu dire, dans ces débats, que la réponse aux violences subies par les femmes ne se trouvait pas dans l'illusion d'une protection conditionnée à la limitation de leurs activités, mais dans un mouvement au sein duquel les femmes apprendraient à riposter, avec leurs allié·e·s, afin de nous protéger nous-mêmes et d'évoluer de manière plus sûre dans le monde en général. Nous aurions pu répondre que la séparation entre *homme* et *femme* était conçue pour maintenir la domination d'un sexe sur l'autre dans un système économique au sein duquel certains s'enrichissent financièrement en profitant d'une guerre entre les sexes. Nous aurions pu répondre que *la femme* n'était pas l'opposée de *l'homme*, et que l'émancipation passerait par une traversée de toutes les

frontières arbitraires liées au genre, afin de nous permettre de nous placer à n'importe quel endroit de notre choix dans le continuum entre la masculinité et la féminité, dans tous les aspects de nos vies.

Dans des cadres plus privés au sein du mouvement de libération des femmes, nous avançons ces arguments. Mais dans des espaces publics hostiles, il était controversé de proposer même les changements les plus minces dans les comportements « normaux » des hommes et des femmes. Car c'était *là* une remise en question des fondements de la « civilisation ». L'aile réformiste du mouvement de libération des femmes avait de profondes réserves quant au fait d'amener les problématiques lesbiennes et transgenres sur la place publique. Elle traitait par ailleurs les problématiques de race et de classe avec réticence et de manière inconsistante, voir ne s'en préoccupait pas du tout. Pour ces réformistes, une victoire impliquait seulement un élargissement partiel et infime des vieilles frontières officielles définissant ce qu'était un comportement acceptable pour « la femme », et qui était une femme « respectable ».

Certaines de ces réformistes acceptaient de limiter leur définition du genre féminin et de la féminité en raison de leurs allégeances aveugles à leurs propres positions de classe et de race. Pour d'autres, c'était une décision stratégique ; elles pensaient qu'une définition politique de la femme qui gommerait les différences permettrait de sécuriser plus de territoires pour plus de femmes dans ce monde hostile. Elles espéraient bâtir d'abord un bastion fortifié, puis seulement ensuite construire un cadre propice à une émancipation plus large. En réalité, l'exclusion des femmes qui troublaient les contours de ce qui était considéré comme une façon légitime d'être *une femme* —en raison de leur race, de leur classe, de leur sexualité, de leur expression de genre— a transformé les espaces du mouvement de libération des femmes en des endroits plus étroits et plus dangereux, affaiblissant ainsi cet aspect du mouvement et accentuant ses limites, dans ses fondements mêmes.

Au final, je me suis éloignée du mouvement réformiste pour me rapprocher d'actions politiques et culturelles qui embrassaient les complexités de *la femme*. Le groupe au sein duquel j'ai commencé à m'impliquer était, dans un premier temps, constitué de femmes majoritairement blanches, issues de la classe ouvrière et de la classe moyenne, et lesbiennes. Mais nous avons été profondément influencées par les mouvements noirs de libération et pour les

droits civiques. Nous considérons que la liberté de toutes les femmes était inextricablement liée à l'élimination du racisme. De plus, nous avons appris du travail politique et théorique réalisé par des féministes et lesbiennes racisées qui nous avaient montré comment questionner —et replacer dans un contexte historique et économique— les nombreuses catégories de « différence », y compris celles de race, de sexe, de classe et de sexualité.

Mais même lorsque nous redéfinissions le mouvement de libération des femmes en lui permettant de s'élargir à travers ces connexions, ces démêlages et ces retissages, nous n'avions toujours pas exploré pleinement le sexe et le genre. Il restait des questions sans réponses, et des questions qui n'avaient encore jamais été posées, au sujet de la « masculinité » et de la « féminité », du « masculin » et du « féminin », de « l'homme » et de « la femme ». Nous avions en nous beaucoup d'idées reçues et de valeurs négatives que la société en général avait assignées à des notions telles que *la femme*, *le féminin*, *l'homme*, *le masculin* —des idées qui servaient à restreindre les comportements des femmes et à empêcher toute analyse de comment la « masculinité » et la « féminité » ne sont pas la source des oppressions de sexe, de race et de classe.

Souvent, quand une lesbienne était perçue comme « trop butch », on pensait qu'elle était, au moins en partie, machiste et misogyne. Elle pouvait être rejetée de son collectif lesbien pour cette raison, ou se voir refuser l'entrée dans un bar lesbien. Souvent, une lesbienne « trop fem » était perçue comme une femme qui n'avait pas encore émancipé son esprit ni libéré son corps. Lors de débats ou de petites altercations quotidiennes avec une de ses amies lesbiennes ou une amante, elle pouvait être discréditée —comme je l'ai souvent été— et voir ses idées rapidement balayées par des remarques comme : « Tu agis juste comme une femme hétérosexuelle ». Au milieu de tout ça, des lesbiennes qui étaient butchs, fems, ou de toute autre expression de genre entre les deux, essayaient de déchiffrer lesquels de nos comportements reflétaient malgré tout les schémas opprimants que nous avions assimilés au sein d'une culture qui hait les femmes. Ces questionnements étaient présents en 1982, dans la ville de New York, quand une coalition regroupant des femmes de toutes sexualités a organisé la conférence annuelle « The Scholar and the Feminist » dans le but d'analyser les intersections complexes entre plaisir et danger qui existent dans la sexualité des femmes et dans leur expression de genre. Elles ont été condamnées sans appel et

qualifiées de « déviantes sexuelles » et de « salopes » par un groupe de femmes qui militaient contre la pornographie et qui s'identifiaient elles-mêmes comme de « vraies féministes ».

Environ à la même époque, j'enseignais les études féministes dans une université d'État près de Washington, DC. Un jour, dans ma classe, nous discutons de la vie lesbienne en général, et des dynamiques et expressions de genre butch/fem en particulier. J'étais habillée de façon décontractée, mais dans mon style fem. La femme blanche à ma gauche était musclée, grande, avec des cheveux courts et une veste en cuir noire ; elle venait à l'école tous les jours en Harley. Elle a affirmé avec force : « Les butchs et les fems, ça n'existe plus aujourd'hui ». C'était là une situation caractéristique, de bien des façons, du milieu lesbien-féministe dans lequel je vivais dans les années 1980. En tant que femmes et en tant que lesbiennes, nous voulions nous sortir des pièges qui nous étaient tendus parce que nous étions des personnes sexuées comme *femme*. Nous voulions échapper aux valeurs négatives auxquelles nous étions assignées de par notre genre. Nous ne voulions pas être des femmes —comme définies par la société— alors nous devions nous débarrasser de la féminité. Nous ne voulions pas être opprimées par les hommes, alors nous devions nous débarrasser de la masculinité. Et nous voulions mettre un terme au désir imposé, alors nous devions nous débarrasser de l'hétérosexualité.

Pour certaines lesbiennes, choisir l'androgynie était un moyen de sortir de ces pièges, tout comme pratiquer une sexualité « égalitaire et mutuelle » —une tentative pour éliminer les tendances « masculines » et « féminines » que nous voyions chaque jour les unes chez les autres. Un autre moyen était d'expliquer que l'hostilité à l'encontre des lesbiennes « masculines » et des lesbiennes « féminines » était le résultat de l'homophobie, plutôt qu'une conséquence des préjugés qui conditionnent le type d'expression de genre qui était approprié pour une femme « respectable » et pour une femme « libérée ». Pour beaucoup, la réponse consistait à nier la peur profonde qui existe dans la société, et donc en nous-mêmes, de la fluidité de sexe et de genre.

La peur peut prendre différentes formes. Dans les petites annonces de rencontres publiées dans les journaux gays et lesbiens, on trouve encore aujourd'hui des annonces qui disent « pas de butchs, pas de drogues » —une phrase assimilant les femmes qui défient les normes de genre à l'autodestruction,

et qui n'est rien d'autre que la version lesbienne des petites annonces où des hommes gays précisent « vrais mecs uniquement, pas de folles ». Les discussions sur la sexualité excluent souvent les couples butch/butch et fem/fem qui sont considérés comme trop homoérotiques ou trop queer. Certaines d'entre nous qui se revendiquent butchs ou fems refusent parfois d'être identifiées à des personnes comme nous qui vivent aux extrêmes du genre. Il arrive quelquefois qu'une lesbienne légèrement sophistiquée dise lors d'une soirée : « Je suis fem, mais je ne suis pas comme *elle* » —rejetant ainsi une femme qui, selon elle, « va trop loin » dans sa féminité.

Nous savons, du fait d'être en vie aux États-Unis au vingtième siècle, qu'il existe une répression sévère à l'encontre des personnes qui traversent les frontières de sexe et de genre, et des sanctions terribles qui affectent les femmes qui vivent et revendiquent librement leur identité de femme. Ce n'est pas vraiment un scoop de toute façon, puisque les institutions de pouvoir sont basées, au moins en partie, sur un contrôle des différences —de sexe, de genre, de sexualité. Après, il ne faut pas se demander pourquoi certaines cherchent un refuge dans la modération, dans l'assimilation, dans les expressions « normales » de sexe et de genre. Mais *être modérée* signifie « respecter les limites ». Et qui définit les limites dans lesquelles on vit ?

Et malgré la répression et les sanctions qui accompagnent le franchissement des limites, nous continuons à vivre, chaque jour, avec toutes nos différences contradictoires. Je suis toujours là, indéniablement « féminine » dans mon apparence, et terriblement « femme » dans mon vécu personnel —et indécentement « masculine » dans mes préoccupations politiques et dans ma persévérance à écrire de la poésie qui s'étend au-delà de la sphère du foyer à laquelle sont habituellement cantonnées les femmes. Je suis là, moi à qui l'on a assigné un sexe « féminin » sur mon certificat de naissance mais qui ne suis pas considérée suffisamment femme —puisque lesbienne— pour avoir la garde des enfants que j'ai accouchés avec mon corps de femme. En tant que fille blanche élevée au sein d'une culture ségréguée, on attendait de moi que je sois « une jeune fille bien comme il faut » —réprimée sexuellement et soumise aux hommes blancs de ma classe— tandis que d'autres, les femmes à la peau plus sombre, étaient condamnées et traitées de « filles faciles », ce qui permettait de s'emparer de leurs corps et de les exploiter. J'ai travaillé à l'extérieur de la maison pendant

au moins une bonne partie de ma vie depuis mon adolescence —chose que certains qualifieraient de masculine. Mais aujourd’hui je suis enseignante, un travail considéré comme convenable pour une femme, aussi longtemps que je ne dis pas à mes étudiant·e·s que je suis lesbienne —une sexualité considérée comme trop agressive et « masculine » pour être en adéquation avec ma « féminité ».

Je me considère formellement comme lesbienne, mais pas d’une façon reconnaissable par le monde hétérosexuel qui présume que les lesbiennes sont forcément « garçonnnes ». À moins que je n’annonce être lesbienne, ce que je fais souvent —à mes étudiant·e·s, aux chauffeurs de taxis curieux, lors de lectures de poésies— on suppose généralement que je suis hétéro. Mais dans le milieu lesbien dans lequel j’évolue, à moins que je ne « butchise » un peu mon style, je suis parfois suspectée d’être trop féminine pour être lesbienne. Et que ce soit dans le milieu lesbien ou en dehors, il y a une autre hypothèse que certain·e·s défendent : Aucune « vraie » lesbienne ne pourrait être attirée par autant de masculinité —car la masculinité de ma partenaire lesbienne joue un grand rôle dans mon attirance.

Comment puis-je réconcilier les contradictions de sexe et de genre qui existent dans mon corps, dans mon vécu et dans ma vision politique du monde ? Nous nous voyons toutes et tous offrir la chance, à un moment ou à un autre, de nous échapper de ce casse-tête. On nous offre la bonne réponse *Vrai* ou *Faux*. On nous donne le questionnaire à remplir. Mais les cases que l’on coche, *M* ou *F*, les catégories *homme* et *femme*, ne contiennent rien de la complexité que représentent le sexe et le genre pour chacune et chacun d’entre nous.

[J’ai écrit des histoires et des récits] qui sont des contributions à une nouvelle théorie relative à cette complexité qui apparaît aux croisements : entre le féminisme du mouvement de libération des femmes étasunien ; les écrits de femmes racisées publiés au niveau national et international ; les idées queer du mouvement de libération lesbien, gay et bisexuel ; et les pensées émergentes du mouvement de libération transgenre —un mouvement qui inclut les drag-queens et les drags kings, les personnes transsexuelles, les personnes travesties, les *he-shes* et les *she-males*, les personnes intersexes, les personnes transgenres, et les personnes de genre et/ou de sexe ambiguë, androgyne ou divergent. Ces intersections mettent en lumière le fait que chaque aspect de l’expression de



genre et du sexe de quelqu'un·e n'est jamais totalement masculin ou féminin. J'ai retrouvé de nombreuses strates de ma propre expérience dans cette théorie, et je suis exaltée de voir les connexions qui se font entre moi et les autres au fur et à mesure que je me rends compte, de plus en plus clairement, à quel point l'oppression de genre et son émancipation affectent tout le monde, à quel point mon combat en tant que femme et en tant que lesbienne recoupe et rejoint les luttes d'autres personnes opprimées pour leur genre et leur sexualité. Au sujet de cette exaltation, un·e ami·e a un jour dit : « C'est comme être libéré·e d'une cage alors que je ne savais même pas que j'y étais enfermé·e ».

C'est une théorie qui explore les infinités et les fluidités du sexe et du genre. La femme Africaine-Américaine qui mange des sushis à la table juste à côté pourrait être une femme au plus profond de ses os, de ses mouvements, de sa voix, mais ça ne veut pas forcément dire que ses organes génitaux sont de sexe féminin. Si le mec Philippin canon qui vit dans l'appartement du dessus ressemble à un hétéro, ça ne veut pas forcément dire que ses préférences érotiques sont tournées vers « l'autre sexe ». La femme blanche assise à côté de vous dans la salle d'attente du médecin pourrait être née de sexe masculin et avoir une histoire complexe d'hormones et de chirurgies. Ou elle pourrait être née de sexe féminin et avoir une histoire différente mais toute aussi complexe d'hormones et de chirurgies. La personne que vous croisez dans le métro et que vous percevez comme un homme blanc en costard pourrait être née de sexe féminin, pourrait se considérer elle-même comme une lesbienne butch, ou pourrait s'identifier lui-même comme un homme gay. Le *M* et le *F* sur le questionnaire n'ont aucun intérêt.

Maintenant je suis là, debout, bien loin de là où je suis née, bien loin de l'hôpital ségrégué de l'Alabama dans lequel une infirmière a coché la case *F* sur mon certificat de naissance. Bien loin de ma première petite amie tomboy et de notre façon de jouer ensemble, sautant pieds nus dans les flaques d'eau de pluie. Bien loin de qui j'étais en tant qu'épouse et mère, il y a de cela presque vingt ans, quand je commençais à remettre en question le destin qui m'était assigné en tant que femme. J'ai vécu ma vie aux États-Unis au vingtième siècle, au milieu de grandes vagues de changements sociétaux : le mouvement des droits civiques et le mouvement de libération noire, le mouvement de libération des femmes, le mouvement de libération lesbien/gay/bisexuel, le mouvement de libération

transgenre. Les théories développées par chacun de ces mouvements ont complexifié nos remises en question des catégories de race, de sexe, de genre, de sexualité et de classe. Et ces théories nous ont permis d'améliorer notre capacité à lutter contre des oppressions qui sont imposées et justifiées via l'utilisation de ces catégories. Mais nous ne pouvons pas mettre la théorie en pratique sans prendre le temps de la dénicher dans les pérégrinations extravagantes et déroutantes de notre vie quotidienne. [J'écris des histoires et des récits] pour donner chair et souffle à la théorie.

---

Pour la présente édition :

© 2015 Minnie Bruce Pratt, traduction publiée avec l'aimable autorisation de l'auteure.



Minnie Bruce Pratt est une autrice et poète lesbienne américaine, militante anti-raciste et anti-impérialiste, professeure, mère et grand-mère, et a été la compagne de Leslie Feinberg durant 22 fabuleuses années LGBT. Elle est l'autrice de plusieurs livres regroupant essais et récits, ainsi que de plusieurs recueils de poésies, dont aucun n'est à ce jour traduit en français.

# le quiz du genre

Minnie Bruce Pratt

Nous avons parlé de ce quiz hétérosexuel obligatoire au lycée, auquel il n'y avait que deux réponses possibles, qui n'offraient que deux chemins à emprunter : straight ou homo, hétéro ou queer. Choisir l'un nous permettrait de nous extirper du labyrinthe qui mène à l'âge adulte, choisir l'autre nous mènerait directement en enfer. Mais il semblait que notre score final officiel n'avait finalement pas grand-chose à voir avec nos vies secrètes, avec quelles mains se posaient sur quels culs, avec les rêves que nous avions enterré, au point mort, dans nos cœurs.

Malgré la répression et les sanctions, nous continuons à vivre, chaque jour, avec toutes nos différences contradictoires. Je suis toujours là, indéniablement « féminine » dans mon apparence, et terriblement « femme » dans mon vécu personnel —et indécentement « masculine » dans mes préoccupations politiques et dans ma persévérance à écrire de la poésie qui s'étend au-delà de la sphère du foyer à laquelle sont habituellement cantonnées les femmes.

Je me considère formellement comme lesbienne, mais pas d'une façon reconnaissable par le monde hétérosexuel. À moins que je n'annonce être lesbienne, on suppose généralement que je suis hétéro. Mais dans le milieu lesbien dans lequel j'évolue, je suis parfois suspectée d'être trop féminine pour être lesbienne. Et que ce soit dans le milieu lesbien ou en dehors, il y a une autre hypothèse que certain-e-s défendent : Aucune « vraie » lesbienne ne pourrait être attirée par autant de masculinité —car la masculinité de ma partenaire lesbienne joue un grand rôle dans mon attirance.

Comment puis-je réconcilier les contradictions de sexe et de genre qui existent dans mon corps, dans mon vécu et dans ma vision politique du monde ? Nous nous voyons toutes et tous offrir la chance, à un moment ou à un autre, de nous échapper de ce casse-tête. On nous offre la bonne réponse *Vrai* ou *Faux*. On nous donne le questionnaire à remplir. Mais les cases que l'on coche, *M* ou *F*, les catégories *homme* et *femme*, ne contiennent rien de la complexité que représentent le sexe et le genre pour chacune et chacun d'entre nous.

